

## « QU'APPELEZ-VOUS DROITE ET GAUCHE ? »

À l'enquête lancée par Emmanuel Beau de Loménie en 1931 et publiée sous le titre *Qu'appellez-vous droite et gauche ?*, le philosophe et radical de gauche Alain (1868-1951) répond que nier une différence fondamentale entre la gauche et la droite est propre à l'homme de droite. Cette opinion a traversé le siècle ; elle a longtemps été citée avec gourmandise par les hommes de gauche, sûrs de leur fait. Amour de la patrie ou amour de la vérité : ce sont les deux passions politiques sur lesquelles reposent alors, pour Alain, les valeurs de la droite et de la gauche.

Lorsqu'on me demande si la coupure entre partis de droite et partis de gauche, hommes de droite et hommes de gauche, a encore un sens, la première idée qui me vient est que l'homme qui pose cette question n'est certainement pas un homme de gauche.

[...]

Il y a un lyrisme de droite et un héros de droite, comme il y a un lyrisme de gauche et un héros de gauche. L'un en face de l'autre, ils sont comme la nuit et le jour, comme le bien et le mal. Vous dites que cette pensée est enfantine : cette opinion est de droite. Il n'y a jamais de doute, et les réactions sont vives et claires. Servir en commandant, imaginer d'après cela une vie sans peur et sans reproche, à la manière de Bayard, à qui la fidélité et le courage suffisaient ; et d'y penser seulement, quand on manquerait de tour de poitrine, sentir ses yeux mouillés de

larmes, voilà le lyrisme de droite. Je ne le diminue pas. Observez, et vous verrez que l'amour de la patrie est une absolution pour toute injustice. L'homme est beau quand il paie de sa vie cette arrogante promesse à soi. Mais si Bayard n'est pas mourant au pied de l'arbre, je deviens froid comme un usurier. Il est trop facile de payer d'une mort imaginaire une vie bien réelle, de puissance, de jouissance, de sévérité, et de mépris. Quiconque se donne ce lyrisme, et se prépare ce pardon, celui-là est de droite.

Est de gauche, au contraire, le héros d'intelligence. Je ne veux pas dire qu'il soit très intelligent, ni très savant ; on peut être très intelligent et trahir l'esprit dix fois par jour. Le héros d'intelligence se dit, en ses meilleurs moments, que l'honneur de l'homme serait de vivre selon le vrai, quoi qu'il lui en puisse coûter ; et que la première trahison est de se boucher les yeux à ce qui le gêne, prenant même l'ironique précaution de se dire et de dire que nul ne peut connaître le vrai. Ponce Pilate, demandant : « Qu'est-ce que la vérité ? » était-il assez homme de droite. Et cette ironie est bien forte. Malheureusement pour Ponce Pilate, il se trouve des cas où la vérité est simple comme tout : le plus âne des hommes ne s'y trompera pas s'il le veut bien. Exemple, l'affaire Dreyfus. Aussi quelle coupure ! Nos Ponce Pilate en saignent encore. Or les choses en sont là et toujours là ; vienne l'occasion, les partis sont pris ; et voilà la coupure.

Alain, *Réponse à l'enquête « Qu'appellez-vous droite et gauche ? »*, Paris, Librairie du Dauphin, 1931, p. 65 et 66-67.

## DROITE – PRODUCTION ET GAUCHE – RÉPARTITION

Albert Thibaudet (1874-1936) est à la fois un grand critique littéraire et l'un des fondateurs de la politologie à la française (« La politique, ce sont les idées »). Dans *La République des professeurs*, il définit l'appartenance à la gauche par l'exigence de la répartition. Ce primat donné avant tout à l'égalité est resté le meilleur dénominateur commun aux diverses sensibilités de gauche.

On est à droite quand on considère ce qu'on possède. On est à gauche quand on regarde ce que possèdent les autres. Un critique en tant que critique est toujours à gauche. L'esprit de gauche, selon la formule d'Alain, réside bien dans le contrôle. Ici contrôle des fortunes. La droite, c'est la pente de la fortune libre, la pente du *Temps* économique. La gauche, c'est la pente de la fortune contrôlée, l'extrême gauche la pente de la conscription des fortunes, du contrôle sur les fortunes analogue à celui du médecin-major sur les recrues. Mais la pente vers la fortune contrôlée n'est pas une pente de contrôlé, c'est une pente de contrôleur.

[...]

Ce qui est à gauche ce n'est pas la consommation, mais la répartition. Le langage de l'économique, le drapeau de l'économique, qui penche à droite, c'est : production. Le langage et le drapeau de la politique c'est : répartition.

On pourrait peut-être montrer que dans le régime républicain tout se convertit en problèmes de répartition : répartition des

pouvoirs marquée par la Constitution ; répartition des fonctions selon la loi de la division du travail ; répartition des charges publiques. Si la politique va à gauche, c'est que le peuple prête toujours une oreille favorable à qui lui fait entrevoir la possibilité, à qui lui explique la légitimité, à qui lui prépare la légalité, d'une répartition plus égale, plus juste ou mieux proportionnée.

Vous concevez dès lors que le poids de la politique de gauche, c'est-à-dire, en somme, de la politique, se soit porté sur l'héritage, ou plutôt contre l'héritage, que la fiscalité y soit devenue autant que possible un instrument à broyer et à égaliser les fortunes, que le terme de fortune acquise ait été enveloppé d'une vague atmosphère d'incivisme qui le désignait à la suspicion et à l'action des lois. Le producteur, l'économiste, ont beau rappeler leur point de vue professionnel, invoquer le mythe de la poule aux œufs d'or. Ils ont pour eux du bon sens matériel. Ils ont contre eux une mystique de la répartition.

Albert Thibaudet, *La République des professeurs* (1927), dans *Réflexions sur la politique*, édition établie par Antoine Compagnon, Robert Laffont, « Bouquins », 2007, p. 128-129.

## FAMILLES POLITIQUES ET SINISTRISME FRANÇAIS

Dans *Les Idées politiques de la France* (1932), Albert Thibaudet distingue six familles politiques, parmi lesquelles les familles de gauche jacobine et socialiste. Dans son livre *Les gauches françaises (1762-2012). Histoire, politique et imaginaire* (2012), Jacques Julliard identifie deux autres familles. À la classification de Thibaudet peuvent s'ajouter les libéraux de gauche ainsi que les libertaires. Ces familles sont parfois représentées par des partis politiques, sans qu'ils se confondent exactement. Thibaudet analyse par ailleurs la dérive vers la gauche de ces partis politiques français, phénomène qu'il appelle « sinistrisme ». Avec pour idée-force, le mouvement vers le progrès, et un prophète : le Lamartine de 1848.

On distinguerait dans la carte générale actuelle des idées politiques françaises six familles d'esprits, que j'appellerais la famille traditionaliste, la famille libérale, la famille industrialiste, la famille chrétienne sociale, la famille jacobine, la famille socialiste. En d'autres termes, on discernerait six idéologies politiques françaises, lesquelles s'arrangent tant bien que mal, souvent plus mal que bien, avec des systèmes d'intérêt, et ne coïncident parfois que d'assez loin avec des groupes parlementaires, avec une représentation politique. C'est ainsi que la première n'est représentée au Parlement qu'avec une mauvaise conscience, qu'elle y est un amour (du passé) qui n'ose pas dire son nom, tandis que la dernière puise une partie de sa force, même spirituelle, dans sa puissance et son allure parlementaires. Du Parlement

qui siège au Luxembourg et au Palais-Bourbon on pourrait dire à peu près ce que le platonicien Mallarmé dit de l'Académie française : c'est un dieu tombé qui se souvient des cieus. Il représente sous une enveloppe grossière un Parlement des Idées, comme l'Académie représente, par sa forme, le Concile des Lettres françaises. Il y a autour du Parlement comme autour de l'Académie une disponibilité de foi, un crédit, qui font qu'on peut espérer à tout instant que le dieu tombé remontera, que là-bas l'idéologie politique resplendira, qu'ici les lettres pures seront honorées. La pureté du droit n'est pas entamée par la misère du fait. Cette misère du fait elle-même, c'est misère d'un droit dépossédé. Il y a en somme un Parlement idéologique que nous voyons plus ou moins divisé en six travées. Concevons-le comme un plafond du Parlement réel, un plafond posé là-haut par le peintre immanent au génie de la France. Lamartine parlait avec justesse quand il disait que sa place à la Chambre était le plafond. Il n'y a plus de place de Lamartine. Nous pouvons du moins en repérer le lieu logique ou possible, évoquer, à défaut du plafond vivant du poète, un plafond abstrait de la critique.

[...]

Il est probable que la marche vers la gauche s'explique, qu'il y a une cause générale de ce mouvement sinistroyre. Il remonte aux années qui suivent 1830, quand se forment les deux partis nommés parti de la résistance et parti du mouvement. La résistance apparaît bientôt comme le point de vue des intérêts, ceux de la bourgeoisie, tandis que le mouvement, avec les réformateurs de toutes écoles, avec l'opposition constitutionnelle d'Odilon Barrot, avec le radicalisme de Ledru-Rollin, et surtout, à partir de 1840, avec le prestige de Lamartine, s'identifie avec un parti des idées, ce parti des idées au nom duquel Lamartine, au banquet de Mâcon, déclare la guerre aux « vils intérêts matériels ». Poète et politique, Lamartine était comme l'homme du mouvement pur ; âme même du fluide, il reste dans notre pays politique l'homme-drapeau de la marche à gauche.

Marchez ! L'humanité ne vit pas d'une idée.  
Elle éteint chaque jour celle qui l'a guidée.  
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau.

Le mouvement est ici le terme positif, par rapport auquel il y a « résistance » et « réaction ». Les réactions n'ont jamais été depuis 1848 que les arrêts momentanés du mouvement, et l'ancien carbonaro Napoléon III lui-même ne présente pas sous une autre figure celle du 2-Décembre. Le mouvement porte d'ailleurs un nom religieux, un nom à majuscule : c'est le Progrès. Et le Progrès, ce sont les progrès, ce sont essentiellement deux progrès : le progrès des lumières, pour parler comme le XVIII<sup>e</sup> siècle, et le progrès des conditions. L'un et l'autre ont formé et forment encore tout l'élément moteur de l'idéologie républicaine.

Par le progrès des lumières, il faut entendre ceci : l'institution d'enseignement devenue autre chose que l'instruction élémentaire assurée par la loi Guizot, à savoir un instrument de propagande pour des idées et un moyen d'émanciper les esprits. Le grand problème républicain, le point de contact de la mystique et de la politique, sera le problème de l'école : notons même dans l'usage et dans l'opposition de ces termes de mystique et de politique, dont Péguy est l'inventeur, une réaction de grand écolier, du fils du peuple devant ses maîtres, que fut Péguy, une interpellation venue des bancs de bois de la laïque, un acte et une crise de l'école. République des écoliers, République des professeurs, ne revenons pas sur un terrain déjà bêché.

Le progrès des conditions pris pour idée animatrice de la République, cela a été formulé par le théoricien même du progrès, Condorcet, en une phrase connue : la tâche essentielle de l'État consistant dans un effort continu pour améliorer le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Les saint-simoniens l'ont repris dans les mêmes termes. On dira que cet effort n'a rien au XIX<sup>e</sup> siècle de particulièrement républicain, et qu'en général la législation ouvrière de la III<sup>e</sup> République n'a fait que suivre, avec du retard, les exemples donnés par l'Angleterre et par l'Allemagne. C'est qu'ici, de la législation ouvrière, de la protection du travail,

de l'amélioration pratique des conditions par la sollicitude du gouvernement, toutes choses où les monarchies et les dictatures ne le cèdent en rien aux républiques, il faut distinguer les idées religieuses du progrès sur terre, du bonheur pour tous, de la condition humaine transfigurée, qui sont devenues une sorte de substitut laïque et d'idéal concurrent du catéchisme.

Cet idéal et ce mouvement répondent à un sentiment humain profond, facilement communicable. Le *Marchez!* des vers de Lamartine pourrait se ramener à un truisme, celui-ci : Dieu, en formant l'humanité de générations qui se renouvellent, et où le fil de l'expérience est constamment rompu, en y éteignant chaque soir de vie, des yeux dans des tombes, pour en ranimer d'autres au matin triomphant qui suit, lui défend de vivre d'une idée, l'oblige à renouveler ses pensées, avec ses êtres, avec ses peuples, avec ses empires. Réduite au dénominateur électoral, l'idée de Lamartine reviendrait à dire que le progrès se fait par la génération nouvelle, et que les enfants sont à gauche des pères. La fonction même de l'école laïque consiste à maintenir ce *sinistrisme* immanent.

Albert Thibaudet, *Les Idées politiques de la France* (1932), dans *Réflexions sur la politique*, édition établie par Antoine Compagnon, Robert Laffont, « Bouquins », 2007, p. 158 et 161-162.

## LA GAUCHE, UNE RELIGION GROSSIÈRE ?

Principal animateur du courant d'idées personaliste, Emmanuel Mounier (1905-1950) refuse autant le désordre du libéralisme que les réponses apportées par le socialisme. Le mythe dont parle Emmanuel Mounier dans le « Court traité de la mythique de gauche », paru dans la revue *Esprit* en 1938, c'est le sinistrisme décrit par Albert Thibaudet. S'inspirant de Pascal, Mounier soutient que la gauche est une sorte de « religion séculière », une religion grossière trop souvent caractérisée par la confusion de deux ordres distincts – le matériel et le spirituel.

Toutefois, on méconnaît dangereusement la force et la signification de ce mythe de gauche, si on n'y veut voir qu'extravagance de l'esprit, échauffement, affectation, compliqués de la crainte petite-bourgeoise de ne pas paraître à la page. Tous ces mécanismes composent, et dominent peut-être dans les formes les plus vulgaires de passion politique. Mais regardez cet instituteur, ce militant syndical : il redoute de n'être pas assez à gauche avec la même crainte religieuse que le chrétien de n'être pas assez fidèle, le poète de perdre la poésie, l'amant de mal aimer. Ils ne sont pas assez affranchis d'un certain désordre : une époque qui a perdu toute autre raison de vivre, se forme à la hauteur du politique – c'est-à-dire assez bas – une sorte de religion grossière, plus idéologique que métaphysique et sentimentale plus que religieuse, qui ramasse sur elle le désordre brouillon d'une pensée publique abâtardie et d'une spiritualité sans amarres. L'ambition

de penser et l'aspiration à un dépassement de l'homme n'y sont pas moins présentes et même, au double sens du mot, déchaînées. Si cette lâtrie de gauche consistait, comme on l'en accuse fréquemment, à réduire aux mesures électorales toute dimension humaine, elle serait vite épuisée et déconsidérée par une indigence aussi évidente. Mais l'état dans lequel elle maintient ses fidèles est un état plus mêlé. On pourrait paraphraser Pascal en disant qu'il consiste en un projet confus où ils jugent des choses spirituelles politiquement, et des politiques, spirituellement. On s'interroge si Dieu est de droite, et on vous demande de choisir un magistrat municipal pour ou contre l'Immaculée Conception. Ce mélange des ordres est le signe, même chez le politicien, d'un instinct métapolitique qui laisse quelque espoir de l'arracher à son mythe ; mais rien n'est dégradant pour l'esprit comme le perpétuel quiproquo qu'il entretient, et ce n'est qu'après l'avoir brisé qu'on en libérera les forces emprisonnées.

Emmanuel Mounier, « Court traité de la mythique de gauche », *Esprit*, mars 1938, dans *Communisme, anarchie et personnalisme*, préface de Jean Lacroix, Seuil, « Points Politique », 1966, p. 16-17.

## LA LUTTE DE L'ORDRE ET DU MOUVEMENT

François Goguel (1909-1999) est un pionnier de la sociologie électorale, à la suite d'André Siegfried, et l'un des fondateurs en France de la science politique. Dans un livre classique, *La Politique des partis sous la III<sup>e</sup> République*, écrit pour l'essentiel en captivité durant la Seconde Guerre mondiale, Goguel définit l'existence permanente de deux camps, celui de l'ordre et celui du mouvement, expressions qu'il préfère à celles de droite et de gauche. En dépit de la division du paysage politique entre de nombreux partis, ces deux tempéraments n'ont cessé de s'opposer tout au long de la III<sup>e</sup> République. Ce bipartisme exclut ici la notion de centre comme courant autonome. L'autre caractéristique de ce dispositif, d'après Goguel, c'est le caractère inexorable de la lutte qui oppose l'ordre et le mouvement, et la volonté de chacun des camps non seulement de vaincre, mais d'exterminer l'autre. Sans doute cette volonté éradicatrice n'est-elle plus aussi structurante dans la vie politique française au XXI<sup>e</sup> siècle.

Le parti du Mouvement et celui de l'Ordre établi n'ont jamais éprouvé, sous la III<sup>e</sup> République, les mêmes sentiments, pas plus qu'ils ont adhéré aux mêmes idées politiques. Cependant leurs méthodes, leurs buts, toute leur conception de la vie publique n'en ont pas moins constamment présenté certains traits communs, qui tiennent sans doute, au-delà des tempéraments particuliers, aux traits fondamentaux de la psychologie politique du peuple français.

Aux yeux du Mouvement comme à ceux de l'Ordre établi, la lutte des partis n'est pas une simple émulation, c'est un véritable

combat. Chacun d'eux s'est toujours conduit comme s'il jugeait à la fois désirable et possible le complet et définitif anéantissement de l'autre. Les partis français ne se considèrent pas comme les éléments d'un tout, dont la complexe harmonie tiendrait à la fois à leur rivalité et à un certain accord existant entre eux : ce sont des fractions qui se proposent (ou, du moins, qui agissent toujours comme si elles se proposaient) de supprimer tout ce qui s'oppose à elles, pour modeler selon leurs vues et leurs passions exclusives le visage spirituel et social de la nation. Cette soif d'unité remonte loin. Louis XIV en était imbu lorsqu'il révoqua l'Édit de Nantes, tout comme les Jacobins lorsqu'ils soutinrent la lutte contre l'Europe coalisée et contre les adversaires intérieurs de la République une et indivisible, ou Napoléon I<sup>er</sup> lorsqu'il reconstruisit l'État et l'Administration. Plus tard, un Charles X, un Napoléon III, un Broglie, un Combes, devaient poursuivre la même chimère.

La volonté d'une victoire totale, obtenue par l'anéantissement de l'adversaire, explique aussi bien l'obstination avec laquelle, après 1875, les droites ont tenté d'étrangler la République que la persévérance avec laquelle les radicaux essayèrent d'extirper de France le catholicisme romain. Plus près de nous, elle a aussi bien animé les antifascistes qui, après la dissolution des ligues, réclamèrent celle des partis de type normal qui les avaient remplacés, que les modérés, demandant l'interdiction du parti communiste.

Jamais sans doute aucun des deux blocs n'a réussi à étendre son emprise sur l'esprit public tout entier. Mais jamais aucun d'eux ne s'est pourtant résigné à admettre que la rivalité qui les opposait l'un à l'autre n'était pas une lutte à mort.

François Goguel, *La Politique des partis sous la III<sup>e</sup> République*, Seuil, 1958 (1946), p. 548.

## HOMME DE GAUCHE ET HOMME DE DROITE

Personnalité virevoltante, Emmanuel Berl (1892-1976) a fréquenté Aragon et les surréalistes, animé un journal de gauche, *Marianne*, et est devenu en 1940 le rédacteur des discours du maréchal Pétain, avant de s'en éloigner. Pour avoir côtoyé la gauche et la droite, sans s'être jamais donné complètement à l'une ou à l'autre, il n'a cessé de méditer sur ce qui les sépare et sur ce qui les unit.

Une de mes amies prétend reconnaître les hommes de gauche à ce qu'ils n'aiment pas les cravates et à ce que leurs pantalons ne sont pas faits de la même étoffe que leurs vestons.

Ce sont là des signes, bien sûr. Mais il doit y en avoir d'autres : une certaine idée de l'opinion. Quand Pascal dit qu'elle est « reine du monde », il parle en homme de gauche. On cesse de l'être quand on croit que l'opinion peut toujours « être faite » et d'ailleurs bravée, si on ne parvient pas à la gagner. Ainsi Laval, sous l'Occupation.

L'homme de droite croit qu'on peut toujours triquer. L'homme de gauche truque, sans doute ; mais il ne pense pas qu'on le puisse.

Étant donné qu'il y a, comme le répète Brice Parain, d'un côté la Vie et de l'autre la Parole, l'homme de droite croirait davantage à la Vie et l'homme de gauche à la Parole. Aussi croit-il plus facilement à la Liberté. On ne peut pas vivre comme on veut ; on souffre, même si on ne le veut pas. Mais on peut dire : « Douleur, tu n'es pas un mal. »

L'homme de gauche croit davantage à la parole et l'homme de droite à ce qui fait parler : l'homme de gauche, quand une personne parle, ne pense pas que ce soient la terre et les morts qui s'expriment par elle, malgré elle, à son insu.

Sans doute, un marxiste explique le discours qu'on tient par la classe à laquelle on appartient. Mais, s'il le pense trop, il s'éloigne de la gauche. Et de Marx qui ne consent pas qu'on perde de vue l'« homme individuel réel ».

Un homme de gauche peut s'adonner au racisme tout comme un homme de droite. Mais il sait que le racisme est une passion, et non pas une opinion juste. Il n'est pas exempt de racisme, mais il ne croit pas à la hiérarchie des races, et Gobineau oui.

Soit l'affaire Dreyfus. Picquart semble un homme de droite, plus sans doute que Henry, que Esterhazy, que Gonse. Il ne désire pas moins que Boisdeffre le bien de l'état-major. Il passe à gauche quand il admet que la seule voie de salut pour l'état-major, c'est de prendre lui-même l'initiative de la révision, vu qu'elle aura lieu de toute façon, parce que la parole ne peut pas être étouffée. Le conflit entre lui et Gonse se noue, quand Gonse lui affirme : « Si vous ne le dites pas, personne ne le saura. » Picquart ne pense pas seulement « C'est mal », mais : « Gonse est bête. On le saura, même si je ne le dis pas. »

Pour l'homme de gauche, qui dit comme lui est son semblable. L'homme de droite souhaite qu'on lui obéisse, l'homme de gauche qu'on l'approuve ; si possible, qu'on l'acclame. Qui préfère au pouvoir l'applaudissement, par là même penche vers la gauche. Herriot, type d'homme de gauche, Léon Blum disait de lui : « Comme il serait heureux, s'il était Caruso ! »

L'homme de gauche recourt à la violence plus qu'il ne croit à la force. Napoléon reste homme de gauche quand il regarde les victoires comme de simples arguments dans une négociation.

« Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts », phrase de droite. Xerxès pense ainsi, non pas Thémistocle.

« Quoi de plus bête qu'un fait ? », phrase de gauche.

Ce qui aide à parler davantage est de gauche : le Midi plus que le Nord, le bistrot où on dispute, contre le bar où on se tait. Le silence est de droite.

Soit une défaite. L'homme de droite l'imputera au « relâchement », l'homme de gauche à la trahison. On est battu parce qu'on est trahi. Mais qu'est-ce qu'un traître ? Celui qui pensait, disait : « On sera battu. » La trahison est moins dans l'acte que dans le discours.

L'homme de droite a un préjugé contre le « nouveau », l'homme de gauche, pour ; le nouveau ajoute au vocabulaire. La grammaire est de droite, la linguistique de gauche. Rien de plus réactionnaire que de regimber contre les néologismes.

En fut-il attristé, l'homme de gauche pensera que l'Algérie deviendra indépendante, du seul fait qu'à longueur de journées il entend sonner ce mot « indépendance » que personne n'osait proférer, à ce sujet, il y a trente ans.

Maurras, roi de la droite française, était sourd.

De Gaulle, homme de gauche parce qu'il se plaît à parler, et homme de droite parce qu'il ne veut pas entendre.

La brièveté est de droite, même celle de Chamfort ; et la prolixité, de gauche, même celle de Léon Daudet ou de Céline. Sartre serait moins à gauche s'il disait tout ce qu'il dit – mais laconiquement.

« Rien de nouveau sous le soleil », phrase de droite. Hemingway dit : « Il faut écrire ce qui n'a jamais été écrit » – phrase de gauche.

Les mathématiques sont de gauche : pur discours ; la biologie est de droite, même si les biologistes ne le sont pas.

L'architecture est de droite, quand elle « impose le silence » ; et le théâtre est de gauche, dans la mesure où les personnages s'y « expliquent ».

« Au début est l'action » – « Pratiquez et vous croirez », phrases de droite. « Qu'on le veuille ou non », phrase de droite.

De tous les Français, le plus à gauche est sans doute Victor Hugo. Il reste pierre de touche. « Victor Hugo, hélas ! » suffit à prouver que Gide est de droite, qu'il se rapproche du bolchévisme ou qu'il s'en éloigne. Jules Renard au contraire disait : « Les gens qui n'aiment pas Hugo m'ennuient même quand ils parlent d'autre chose. » Homme de gauche.

Mallarmé, poète de droite.

Quand elles se déchaînent contre vous, la gauche est plus véhémente et la droite plus implacable ; l'une suggère que vous auriez pu éviter l'erreur, l'autre que vous ne le pouviez pas. Tardieu disait : « Les hommes de gauche sont des c... et les hommes de droite sont des salauds. » Mais il ajoutait : « ... le contraire est d'ailleurs aussi vrai. »

C'est que le fascisme a embrouillé les fils. Mais le fasciste est tantôt un homme de gauche qui délire, tantôt un homme de droite costumé en homme de gauche...

Laissons les mots. Droite et gauche perdraient leur sens, ils garderaient leur signification.

Sans doute, on peut jouer à imaginer les hommes publics prenant le parti opposé à celui qu'ils ont, en fait, choisi. Léon Blum a joué ce jeu dans ses *Souvenirs sur l'Affaire*, où il imagine Rochefort dreyfusard, Anatole France antidreyfusard, etc.

Mais on n'imagine pas Mac-Mahon à gauche, ni Gambetta à droite. Même affilié au PSU, Michel Debré resterait de droite. Danton, même dévoyé, reste de gauche. Quoi qu'on dise, Benjamin Constant le reste, et George Sand plus encore.

Il est vrai que nul ne peut répondre de soi, ni de personne. Méphistophélès n'en a pas moins raison de dire à l'étudiant que l'« on reste quand même ce qu'on est ».

Emmanuel Berl, *Essais*, De Fallois, 2007,  
p. 168-170.

## UNITÉ DE LA GAUCHE, DIVERSITÉ DES DROITES

Marcel Gauchet apparaît aujourd'hui comme l'un des principaux penseurs de la démocratie, dans une ligne qui va de Benjamin Constant à Claude Lefort, philosophe dont il a été l'élève. Il est depuis 1980 le rédacteur en chef de la revue *Le Débat*, fondée et dirigée par l'historien Pierre Nora. Ce dernier a rassemblé dans *Les Lieux de mémoire* de très nombreuses contributions ; c'est dans le volume paru en 1992 que Marcel Gauchet consacre un essai à « La droite et la gauche ». Il observe que la gauche se définit invariablement par une culture du combat, qui favorise chez elle la tendance à l'unité.

Il circule parmi les gauches un même sens de la « position contre », une même foi dans la nécessité et la fécondité de la lutte, qui facilite les convergences. Le radical peut répugner au brutal langage de classe des communistes ; mais il a sous la main la dénonciation du péril clérical qui lui permet de batailler tant bien que mal à l'unisson. Au lieu qu'à droite la répugnance pour la dimension même de l'antagonisme se traduit par une divergence marquée entre extrémistes et modérés. Force est bien, même pour les plus conciliants, de faire face à l'adversaire qui vous presse. Mais il sera dénoncé, justement, comme un fauteur de divisions qui n'auraient naturellement pas lieu d'être. Ce qu'exprime d'une autre façon le refus de s'assumer explicitement soi-même comme droite, même si l'hostilité déclarée à la gauche revient à se désigner comme telle *a contrario* : avouer le mot, ce serait reconnaître qu'il existe des motifs structurels de partage et

de discorde au sein d'une collectivité qu'on souhaiterait harmonieuse ou d'une Nation qu'on voudrait d'essence solidaire.

Quelque profond que soit à gauche le fossé créé par le débat sur les formes démocratiques, il existe à gauche une communication de culture, à base d'épousailles de la conflictualité, capable de gommer les distances politiques au profit d'un concours identitaire. Alors qu'entre la minimisation libérale des contradictions et la virulence fasciste, voire simplement autoritaire, dans le rejet de la démocratie du conflit, l'écart des dispositions, des langages et des styles, apparaît difficilement surmontable, même dans l'imaginaire. Il n'empêche pas d'ultimes connivences idéologiques, sous le signe précisément de la figure idéale d'une cité délivrée de ses pernicious ferments de division. Mais il rend à peu près impossible, jusque dans une éventuelle coalition, l'oubli des lignes de fractures. S'il y a mythiquement *une* gauche, en bref, il y a pratiquement *des* droites. La dissymétrie entre les deux bords tient pour une part non négligeable à cette opposition entre une symbolique à propension unitaire et une identité irréductiblement plurielle.

Marcel Gauchet, « La droite et la gauche », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, tome III, *Les France*, vol. 1, *Conflits et partages*, Gallimard, 1992, p. 436-437.

## LA GAUCHE EST L'APPLICATION À LA POLITIQUE DE LA MORALE KANTIENNE

Maurice Agulhon, grand historien de la Révolution de 1848 et de l'imaginaire républicain, pense qu'il existe en France trois tendances fondamentales, la droite, la gauche et la Révolution. Ces deux dernières tendances peuvent se rejoindre si la gauche révolutionnaire comme la gauche républicaine se situent dans le même universalisme moral qui est, selon Maurice Agulhon, l'élément constitutif de la gauche.

La gauche s'est constituée dans l'histoire à partir de la philosophie des Lumières, dans sa plus large acception : faire le bien (et d'abord le définir) à partir des critères de la raison humaine, accessibles à tous (sans « révélation » religieuse), acceptables pour tous (universels dans leur portée) et applicables à tout (gouvernement des sociétés compris). Ce qu'on peut traduire par la formule toute simple : « appliquer la morale à la politique » en entendant, naturellement, par « morale » la morale kantienne. Par rapport à cette définition de la gauche, on voit très bien les doctrines, implicites ou explicites, qui sont de droite : d'une part, celles qui refusent le lien de la politique à la morale, en d'autres termes qui réduisent la politique à un empirisme sans principes de référence autres que le succès ; d'autre part, et surtout, celles qui lient la politique à des valeurs morales non universalisables, qu'il s'agisse des religions révélées ou de ces quasi ou pseudo-religions que sont les attachements nationaux. Toute

théocratie, tout cléricalisme, tout nationalisme, tout racisme sont de droite par définition puisque, de leur propre aveu, ils mettent au sommet de leur échelle de valeurs l'une d'entre elles (leur race, leur religion, leur nation) à laquelle l'humanité entière ne peut avoir part.

[...]

Il est en effet de la nature de la gauche, exigeante parce que moraliste, de vouloir établir un bien qui n'existe pas encore, bref de croire au progrès et de vouloir le progrès. La liaison banalement reconnue entre gauche et progrès, entre gauche et mouvement, ou encore, sur un autre plan, entre gauche et Révolution de 1789, est simplement le corollaire de la liaison entre gauche et exigence morale universaliste.

Maurice Agulhon, « Qu'est-ce que la gauche ? », dans *Histoire vagabonde*, tome III, *La Politique en France, d'hier à aujourd'hui*, Gallimard, 1996, p. 275-276.

## LA GAUCHE ET LES GAUCHES

La « gauche » est aussi un mot qui fait sens au pluriel. Michel Winock identifie trois gauches bien distinctes, issues de trois révolutions successives : la gauche républicaine, la gauche socialiste, la gauche communiste – auxquelles il faut ajouter l'ultragauche, repérable tout au long de l'ère révolutionnaire. Ces quatre gauches sont différentes de celles définies par Jacques Julliard : la gauche libérale, la gauche jacobine, la gauche collectiviste, la gauche libertaire. Il est vrai que Michel Winock distingue des partis, et Jacques Julliard des familles politiques.

Dès lors qu'on s'interroge sur l'histoire de la gauche, on est amené – tout de même que pour la droite – à employer le pluriel. Si « être de gauche » se réfère à une éthique, à une philosophie, dont les racines plongent dans les Lumières et la Révolution, force est de constater qu'il y a bien des manières de traduire en politique l'idéologie du progrès contre l'idéologie de la tradition. Qu'y a-t-il de commun entre un exilé du second Empire comme Edgar Quinet et Auguste Blanqui l'insurgé ? Entre Pierre Mendès France et Maurice Thorez ? Entre François Hollande et Arlette Laguiller ?

Pour s'y retrouver, je proposerai donc une typologie, nécessairement simplificatrice, entée sur l'histoire, c'est-à-dire sur la diachronie. En suivant cette méthode, nous pouvons distinguer trois gauches issues de trois révolutions successives : celle de 1789, la révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle, et la révolution

bolchevique. Trois révolutions, trois gauches, c'est lumineux. Oui, mais il en est une quatrième, qui n'a jamais cessé de souffler sur les braises, à côté ou en marge des autres, qu'on appelle soit l'ultragauche, le gauchisme, ou la gauche de la gauche. Une gauche critique de la gauche, et qui est parfois à l'origine des trois autres.

Ainsi Marx, prophète de la gauche socialiste et communiste, ne se disait pas « de gauche ». L'expression était, on le sait, d'origine parlementaire, et Marx brocardait volontiers le « crétinisme parlementaire ». Marx n'était pas de gauche, il était révolutionnaire. Cependant, son ami Engels, lui survivant, et constatant en Allemagne les progrès prometteurs de la social-démocratie, a pu réconcilier l'esprit de la révolution et le suffrage universel, la lutte de classe et le Parlement. N'écrit-il pas, dans sa préface à la réédition des *Luttes de classes en France* de Marx : « Nous, les "révolutionnaires", les "chambardeurs", nous prospérons beaucoup mieux par les moyens légaux que par les moyens illégaux et le chambardement. Les partis de l'ordre, comme ils se nomment, périssent de l'état légal qu'ils ont créé eux-mêmes. » Ce texte, qui n'est pas, Engels *dixit*, d'un « paisible adorateur de la légalité à tout prix », la social-démocratie allemande y puisera la justification théorique de son action parlementaire.

Michel Winock, *La Gauche en France*,  
Perrin, « Tempus », 2006, p. 8-9.

## LE TERRORISME DE LA VERTU

Depuis Rousseau et Robespierre, la gauche française est hantée par la morale. Elle n'a pas moins été accusée elle-même d'immoralité, lorsqu'ont été rendues publiques des affaires d'argent, de sexe, d'ambition. C'est en partant de ce paradoxe que Christophe Prochasson, historien des intellectuels et du mouvement ouvrier, a construit un essai suggestif. Il examine les diverses facettes de la question de la moralité en politique, sujet devenu incontournable à l'ère médiatique.

Il n'est pas indifférent de noter que la prétendue « deuxième gauche », courant inscrit dans le sillage de Michel Rocard, notamment depuis l'adhésion de ce dernier au nouveau Parti socialiste en 1974, passait tout à la fois pour une « gauche réformatrice », soucieuse de ne pas créer d'illusions en avançant d'intenables propositions (Rocard s'était fait un drapeau du « parler vrai ») et pour une « gauche morale », sans doute en raison de sa phobie constitutive du mensonge. L'imprégnation chrétienne, protestante et catholique de cette mouvance étaya cette réputation d'une dimension spirituelle qui n'est pas à négliger. L'autre gauche, la « première », majoritaire, se trouvait renvoyée sur les bancs du cynisme et de la manipulation des masses. L'aspect sulfureux du personnage joué par François Mitterrand était à l'aune de cette image qui n'est ni entièrement fautive ni tout à fait exacte.

Il y aurait quelque abus à toujours considérer les plus révolutionnaires comme les plus immoraux, même si le communisme

se présente désormais comme l'une des grandes impostures du XX<sup>e</sup> siècle, qui installa le mensonge au cœur de sa mythologie politique : par un renversement rhétorique de la réalité dont les totalitarismes sont coutumiers, l'enfer devenait paradis. Mais l'ascétisme révolutionnaire n'est pas un leurre. Pendant la Révolution française, une conception radicale de la vertu déboucha sur les pratiques politiques les plus incompatibles avec la démocratie : il existe bel et bien un terrorisme de la vertu, très en vogue chez certains révolutionnaires en tout lieu et en tout temps.

Christophe Prochasson, *La gauche est-elle morale ?*,  
Flammarion, 2010, p. 22.

## LA GAUCHE DE PARTOUT ET DE NULLE PART

Avec sa verve pamphlétaire, le journaliste Philippe Alexandre s'essaie après tant d'autres à définir la gauche : un objet multiforme et contradictoire, que l'on hésite toujours à reconnaître à travers ses divers avatars, et qui finit, en certaines circonstances, par se rassembler. Peu complaisant envers les gouvernements de gauche, Philippe Alexandre s'inscrit ici dans une conception de la gauche dont l'identité est d'abord la force de contestation.

### Gauche (La)

Un rêve : la justice. Une utopie : la gauche unie. Une ethnie : le peuple de gauche. Une spécialité française et même parisienne : la gauche caviar. Une religion : on naît de gauche. Un mythe : changer la vie.

[...]

La gauche est un paysage tourmenté, compliqué. Elle a ses tribus, ses chapelles, ses courants de pensée, ses partis. Lorsque les socialistes et les communistes, après la débandade de Mai 68, ont décidé de réunir toute la gauche autour d'un programme commun de gouvernement, il a soufflé sur tout le pays un vent d'incrédulité. Il y avait là, posant pour la photo, ceux qui croyaient au ciel et ceux qui croyaient à Lénine, les adeptes du centralisme démocratique et ceux du socialisme autogestionnaire, les bourreaux et les victimes d'hier.

Pourtant la gauche a été appelée au pouvoir. Elle a même régné sur le pays plus de vingt ans, presque sans interruption.

Mais était-ce toujours la gauche ? Beaucoup ne reconnaissent pas leur gauche, leur patrie, dans ce partage impudique des prébendes et des dessous-de-table, dans cette aggravation perpétuelle des inégalités, dans cette monarchie qui osait presque dire son nom.

Il a fallu que la droite revienne aux affaires pour que la gauche retrouve un peu de sa probité candide et de son éclat d'antan.

Philippe Alexandre, *Dictionnaire amoureux de la politique*, Plon, 2011, p. 265 et 268.

#### POUR ALLER PLUS LOIN

- Maurice Agulhon, *Histoire et politique à gauche*, Perrin, 2005, 162 p.
- Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, La Découverte, 2005 (2004), 2 vol.
- Serge Berstein (dir.), *Les Cultures politiques en France*, Seuil, 2003 (1999), 436 p.
- Norberto Bobbio, *Droite et gauche, essai sur une distinction politique*, Seuil, 1996, 153 p.
- Marcel Gauchet, *La Condition politique*, Gallimard, 2005, 557 p.
- Claude Lefort, *Essais sur le politique, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Seuil, 2001 (1986), 364 p.
- Michel Leymarie, *Albert Thibaudet, « l'outsider du dedans »*, Presses universitaires du Septentrion, 2006, 367 p.
- Pascal Ory (dir.), *Nouvelle histoire des idées politiques*, Pluriel, 2011 (Hachette, 1987), 832 p.
- André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, Édition de l'Université de Bruxelles, 2010 (Armand Colin, 1913), 683 p.
- Jean Touchard, *La Gauche en France depuis 1900*, Seuil, 1981 (1977), 412 p.